

LE PRIX

de l'abonnement à l'édition quotidienne, fait directement avec les porteurs, est de 20 SOUS par semaine.

Chronique DE LA Ville

Calendrier de l'Abeyille

Semaine du 11 au 19 Août. Mardi, 11. - Ste-Suzanne. Mercredi, 12. - Ste-Claire. Jeudi, 13. - S. Hippolyte. Vendredi, 14. - St-Eusebe. Samedi, 15. - L'Assomption. Dimanche, 16. - S. Hyacinthe. Lundi, 17. - St-Mamès.

Lever du soleil à 5 h. 26 m.; coucher 6 h. 42 m. Lune dernier quartier le 13 à 6 h. 56 m. du soir.

N. B. - Les lecteurs et lectrices de l'Abeyille sont instamment priés lorsqu'ils auront le désir de voir annoncé dans le Calendrier de l'Abeyille un événement intéressant le public de nous en adresser communication.

Augmentation dans le prix du sucre

Une grande excitation s'est produite hier soir à New-York, au sujet d'une hausse d'un sous et demi par livre pour les sucres raffinés, qui se trouvent ainsi cotés à 6 sous la livre. Cette hausse est due à l'état de guerre existant en Europe. Ceux qui sont été assez chanceux pour avoir en possession une grande quantité de sucre, réaliseront des bénéfices immenses.

La condition dans le port

La situation dans le port de la Nouvelle-Orléans, ne s'améliore pas; au contraire la congestion semble vouloir s'augmenter. On fait des efforts pour obtenir une permission de la commission du port, pour permettre à une ligne importante, de faire usage du quai de la rue Poydras, réservé par une ordonnance aux grues perfectionnées. Quoiqu'il y ait dans le port assez de vapeurs pour transporter l'accumulation des produits le long des quais, rien ne marche. L'industrie des bois de charpente, surtout souffre beaucoup.

Petite fille adoptée

Mme Mary Quilter Kearnes a intenté un procès en divorce contre son mari, Bernard H. Kearnes. Les époux avaient adopté une petite fille, Helena Higgins. Mme Higgins demanda à être mise en possession de l'enfant. Elle dit avoir épousé Kearnes en 1894; l'enfant a été adoptée en 1909, et que M. Kearnes avait cessé de lui accorder des secours en 1912.

Volour tapageur

A 2 heures du matin, un mal-faiteur inconnu tenta de s'introduire, au deuxième étage de la pharmacie Acme, coin des rues Dryades et Seconde. Malheureusement pour lui il trébucha sur une boîte d'ordures qui roula avec fracas sur le pavé de l'allée, puis s'accrocha le pied dans un baai, qui en tombant sur une porte brisa une des vitres, après quoi il se mit à grimper sur le perron de la galerie.

Bourgeois est traduit devant la cour

Sidney J. Bourgeois, ancien professeur au "Spencer's Business College", qui a blessé un nègre d'un coup de revolver, il y a deux mois, au cabaret Forest, a comparu hier, devant le juge Baker, de la cour criminelle de district. Bourgeois affirme qu'il a agi en état de légitime défense.

Incendies

Un incendie a éclaté hier matin dans le cottage 1216, rue Monroe, appartenant à Henry Rehberger, et occupé par James Polet. Les dégâts causés au cottage se chiffrent à \$500, et ceux causés aux meubles à \$300. Le tout couvert par une assurance.

Marin noyé

John P. Casey, marin anglais, de vapeur Triton, a plongé dans le fleuve, au "Algiers Point", et n'a jamais reparu à la surface de l'eau. Toutes les recherches faites par ses camarades pour retrouver son corps, sont demeurées vaines.

Pavage de nouvelles rues

Le commissaire E. Lafaye a présenté de nouvelles ordonnances devant le conseil de ville hier, pour le pavage de 14 rues, et pour le repavage de 9 autres rues. La liste des noms des rues qui seront pavées sont: l'avenue Cleveland, de l'avenue Carrollton à la rue Iberville; Dupré, de l'avenue de l'Esplanade à la rue Ursuline; Sud Franklin, de la rue du Canal à l'avenue Tulane; avenue Napoléon, de la rue Sud Claiborne à la rue Broad; Magasin, de l'avenue Washington à la rue Toledano; Bruxelles, de Gentilly à la rue Dorgenois; Prytanica, de l'avenue Louisiane à la rue Robert; Laurel, de l'avenue Louisiane au Boulevard de l'Exposition; Valmont, de la rue Laurel à la rue Constance; Constance, de la rue Valmont à l'avenue Louisiane; Soniat, de la rue Magnolia à la rue Freret; Octavia, de la rue Clara à la rue Cucula, et Dumaine, de la rue des Remparts à la rue Broad.

Les rues qui seront repavées sont: Grande Route St-Jean, de l'avenue de l'Esplanade à l'avenue Gentilly; Conti, de la rue Nord Bassin à l'avenue Claiborne; Nord Peters, de la rue Dumaine à la rue Ursuline; Iberville, de la rue Nord Claiborne à la rue Franklin; Chartres, de l'avenue de l'Esplanade à la rue Frenchmen. La rue Nord Rempart sera asphaltée, de la rue du Canal à l'avenue de l'Esplanade.

Henry Block

Henry Block, à la tête de la Henry Block Co., Ltd., qui avait disparu depuis le suicide de son frère, Joseph Block, est à New-York avec une de ses filles. A la requête des créanciers, hier, sa famille lui a télégraphié de revenir. On prétend qu'il a répondu ne pas pouvoir faire le voyage à cause de sa mauvaise santé, ce qui a déçu aux créanciers qui exigent son retour, afin de jeter de l'éclaircissement sur les affaires de la firme. La firme est-elle solvable? telle est la question que se posent les créanciers. Un relevé des livres de la firme, se poursuit actuellement par un comptable expert. L'avocat Irving G. Saal a déclaré que tout indiquait que les créanciers réaliseraient de 75 à 80 pour cent des montants investis.

Le riz de la Louisiane

Il y a à peine trois semaines que les hostilités ont éclaté en Europe, que déjà des demandes pour le riz de la Louisiane nous arrivent. Une nation a demandé le prix sur une quantité de 25,000 sacs, si cette livraison est faite le montant total de la vieille récolte sera presque entièrement absorbé. Ceci rend la perspective très belle pour la récolte prochaine.

La France a été la première à demander les prix, qui lui ont été immédiatement transmis. Les maisons de commerce s'attendent à chaque instant à recevoir un ordre de la France pour une quantité importante. Les demandes de l'Amérique du Sud et de l'île de Cuba sont également très fortes.

Accident pénible

Mme Jno. J. Ziegler, 34 ans, 1729, rue Constantinople, qui était malade depuis plusieurs mois, commit une erreur hier après-midi à 1 heure et demie, qui peut être, lui causera la mort. Après avoir mangé une pêche, elle se sentit si souffrante, qu'elle se rendit à sa chambre de bain, et croyant prendre une médecine, avala de l'acide carbonique. Son état inspire des craintes.

Arrestation d'un suspect

Harry Harrison, pour avoir été trop fréquemment dans l'hôtel St-Charles, et pour s'être ouï jusqu'au point de fournir ses longs doigts dans la poche du paletot d'un logeur nommé Metz, a été appréhendé et écroué. Il a comparu devant le juge Goff, et condamné à une amende de 20 dollars ou 30 jours de prison.

Victime d'un grave accident

Denis Guichard, noir, âgé de 16 ans, 809, rue Nord Galvez, a été victime d'un grave accident hier matin à 1 heure. A l'angle de l'avenue de l'Esplanade et la rue Broad, il s'est accroché à la barre de fer sur le côté d'un tramway de la ligne "Canal Bell", se tenant ainsi suspendu. A l'interception de l'avenue de l'Esplanade et la rue Galvez, il est venu s'écraser contre un arbre de la chaussée et ensuite précipité sur le pavé inconscient. Il a reçu des contusions internes très sérieuses. Il a été transporté dans un piteux état à l'Hôpital de la Charité.

Comptes-rendus de l'Athénée

L'Abeyille a reçu du très aimable président de l'Athénée Louisianais M. Bussière Rouen, l'opuscule toujours intéressant "Comptes-rendus de l'Athénée Louisianais", paraissant tous les trois mois. Ce numéro est du mois de juillet. Il contient: le compte-rendu de la séance du 13 avril 1914, fête annuelle de l'Athénée dans la grande salle de l'Hôtel Grunewald, une assistance nombreuse a entendu une conférence de M. Bellesort (de l'Alliance Française). "La France et le Paris qu'on ne voit pas."

A cette même séance Mme Louise Augustin Fortier a été l'élue du concours littéraire et a remporté la médaille d'or, et le prix donné par l'Athénée. Séance du 16 mai, à laquelle le Dr Yves R. Le Monnier a lu plusieurs lettres de Lakanal. Rapport de M. Edouard J. Fortier, représentant de l'Athénée à la réunion annuelle de la Fédération de l'Alliance Française.

Blessure au bras

Henry Heaton, charpentier travaillant dans sa cuisine servant d'un ciseau à froid quand celui-ci lui glissa des mains lui faisant une profonde blessure au bras gauche. Son transport à l'hôpital fut jugé nécessaire. Heaton est âgé de 26 ans et habite 8114, rue Spruce. L'accident est arrivé à 3 heures 15.

Vol conséquent

Nous avons signalé hier, un vol commis par des inconnus à la demeure de John Mertzweiler, 3518, rue Camp, alors qu'il se trouvait absent avec sa famille. Ce monsieur est arrivé hier en ville, et après avoir fait un inventaire des objets, on a découvert que les escrocs avaient fait main basse sur des fourrures, robes de soie, argenterie et bijoux d'une valeur de 186 dollars. Pas d'indice pour faire découvrir les auteurs du vol.

Le secrétaire Tolivar

John W. Tolivar, ancien secrétaire de l'Ordre des Aigles, inculpé de détournements, a comparu hier devant la cour criminelle de district.

Victime de l'alcoolisme

Hier matin à 8 heures et demie, alors que Henry McBride, 43 ans, 1066, rue Tchoupitoulas, traversait la chaussée, coin des rues Canal et Tchoupitoulas, il s'affaissa sans connaissance sur le pavé. Il fut transporté à l'Hôpital de la Charité, où les médecins déclarèrent son état très critique. Son système est ébranlé par l'abus de liqueurs alcooliques.

Accident pénible

Mme Jno. J. Ziegler, 34 ans, 1729, rue Constantinople, qui était malade depuis plusieurs mois, commit une erreur hier après-midi à 1 heure et demie, qui peut être, lui causera la mort. Après avoir mangé une pêche, elle se sentit si souffrante, qu'elle se rendit à sa chambre de bain, et croyant prendre une médecine, avala de l'acide carbonique. Son état inspire des craintes.

Arrestation d'un suspect

Harry Harrison, pour avoir été trop fréquemment dans l'hôtel St-Charles, et pour s'être ouï jusqu'au point de fournir ses longs doigts dans la poche du paletot d'un logeur nommé Metz, a été appréhendé et écroué. Il a comparu devant le juge Goff, et condamné à une amende de 20 dollars ou 30 jours de prison.

Victime d'un grave accident

Denis Guichard, noir, âgé de 16 ans, 809, rue Nord Galvez, a été victime d'un grave accident hier matin à 1 heure. A l'angle de l'avenue de l'Esplanade et la rue Broad, il s'est accroché à la barre de fer sur le côté d'un tramway de la ligne "Canal Bell", se tenant ainsi suspendu. A l'interception de l'avenue de l'Esplanade et la rue Galvez, il est venu s'écraser contre un arbre de la chaussée et ensuite précipité sur le pavé inconscient. Il a reçu des contusions internes très sérieuses. Il a été transporté dans un piteux état à l'Hôpital de la Charité.

Collision

Hier matin vers deux heures, un tramway de la "New Orleans Railway and Light Company", en charge du wattman James Rabby, a heurté un camion automobile de la "Morris & Co.", chargé de viande, piloté par Percy Selph, rue Magasin, entre les rues Ste-Marie et St-Andrew. Selph a été projeté sur la chaussée, et a reçu des contusions légères au corps. Les dégâts à l'auto sont de 60 dollars.

Poteaux de tramway brisés

Durant l'orage, hier après-midi, deux poteaux de tramway, rue Philip, près des rues St-Thomas et Chippewa, ont été frappés par la foudre et brisés. Aucune personne n'a été blessée.

LE DUC RÉGNANT

Wolfrank d'Ostroherm errait d'un pas fébrile dans la vaste chambre où sa mère, la grande duchesse Olga, venait de mourir. C'était une pièce à l'ornementation sévère. Des meubles aux lourdes formes s'appuyaient contre les murs lambrissés. Les tableaux, dont la peinture éteinte représentait des visages graves, compassés, n'éclairaient pas l'ombre maussade.

Wolfrank allait d'une marche régulière, et chaque fois que ses pas le ramenaient devant la haute glace encastrée entre deux panneaux artistiques il jetait un regard sur son image qui s'y reproduisait. Vu ainsi, le jeune duc apparaissait différent de lui-même, avec les ombres et des reliefs qui semblaient extraire de sa personnalité propre une seconde personnalité obscure et inconnue. Mais, sans doute, ce miroir participait à l'ambiance ténébreuse et ne pouvait rendre que des reflets troubles.

Wolfrank songeait. Sa pensée le reportait complaisamment en arrière et revenait au présent avec une satisfaction qui amenait un fugitif sourire sur ce visage hautain et beau. Bien qu'il fût le second de ses enfants, le grand duc Pierre l'avait élu pour successeur, de préférence à son fils aîné; et depuis quelques mois, Wolfrank était le duc régnant. Ah! certes, reproduit à travers les générations, le vieux duc retrouvait en Wolfrank tous les signes de sa noble race. Mieux que chez Ethel, le physicien altier, le regard droit, les narines frémissantes, répondait à l'image des Ostroherm. La bouche seule différait par ses coins mouvants, ses lignes vagues; mais ce détail enlevait peu de chose à l'ensemble si caractéristique. Toutefois c'étaient surtout les qualités morales de Wolfrank qui avaient fixé le choix du suzerain. Nul autant que ce fils de prédilection ne serait son continuateur fidèle. Il avait profité de ses préceptes avec une docilité qu'une souplesse naturelle lui rendait facile. Des principes rigoureux s'étaient gravés sur la cire malléable de son âme et lui faisaient une conscience qui lui sentait incapable de défaillance. De cette supériorité morale, le jeune duc éprouvait au fond de l'être l'orgueil dont les vibrations, en remonant à la surface, donnaient à sa physionomie une apparence tour à tour sévère et satisfait.

Partout ici, dans ce cadre imposant et moine, Wolfrank retrouvait sa mère. Elle passait, l'attitude figée, le regard sans flamme, le geste court.

Mais, surtout, ce qui emplissait la pensée du jeune duc et le ramenait dans la chambre où sa mère était morte, c'était le souvenir de ses derniers moments. Dans le grand lit à baldaquin, le torse amaigri surgissait des couvertures pourpres; le visage hagard fixait des yeux de fièvre brillants et fous vers le haut secrétaire. Les lèvres s'agitaient, la langue restait inerte. Frappée soudain d'une paralysie immobilisant le corps et laissant la pensée libre, la duchesse Olga s'en allait, impuissante à exprimer ses désirs. Quelle cause provoquait cette poignante angoisse? Pour l'apaiser, Wolfrank essayait d'en deviner la source.

Il s'approcha et, posant sa main sur le meuble aux ferrures puissantes: — Est-ce ici, demanda-t-il? La figure de la duchesse se contracta et elle ferma les paupières.

Il s'arrêta, cherchant le mot de l'énigme. Puis, il dit: — Il y a des papiers, n'est-ce pas? Je dois les mettre en sûreté? Les paupières battirent et se

relevèrent ensuite démesurément. Alors, il rectifia: — Les brûler sans lire? Les lèvres de la grande duchesse se resserrèrent, sa tête s'affaissa. Tout à coup, un calme infini descendit sur elle. En son esprit encroûté, le doute ne chassa point la paix. Elle connaissait la conscience stricte de Wolfrank.

Depuis un mois, la grande duchesse reposait dans le caveau funèbre, et là, debout, dans cette pièce où, chaque jour il entraient, le jeune duc se disposait à accomplir sa promesse. Il avait fait tourner la clef minuscule qui ouvrait les vantaux protecteurs du mystère. Le meuble ne renfermait point d'autres documents que ce paquet de lettres soigneusement lié. Quel secret redoutable contenait donc ces feuilles pour avoir mis au cœur de la mourante la douleur suprême dont les affres convulsaient le visage émacié? Dans la rectitude de sa vie, la duchesse n'avait pas laissé de place à un roman sentimental.

Mystère de famille ou secret d'Etat? Cette dernière hypothèse fit tressaillir Wolfrank. Il vint s'asseoir sur le sofa en tenant les papiers dont l'inconnu l'attirait.

Après tout, il était le duc régnant et il devait connaître ce qui intéressait son entourage, aussi bien que les questions se rattachant aux affaires d'Etat... Wolfrank rompit le fil fragile... Soudain, la bassesse de l'acte lui apparut. C'était le secret de sa mère et une promesse solennelle le liait... Pourtant, si dans ces papiers il trouvait la preuve d'un complot ourdi contre sa souveraineté? Cette pensée, qu'Ethel pourrait revendiquer des droits héréditaires, embruma son front. Machinalement, il déploya le premier feuillet. Un sursaut de sa conscience le lui fit repousser; mais, aussitôt, la force latente qui dirigeait sa volonté le remit sous ses yeux et, dès qu'il eut commencé la lecture, les lettres se succédèrent. Il les parcourait avec une attention hâlante. Le frémissement intérieur qui l'avait secoué au début, grandit peu à peu et atteignait le point extrême, lorsque le dernier feuillet s'échappa de ses mains tremblantes. Ses lèvres aux coins mouvants murmuraient: — Moi, moi! je suis le fils de Carol Spinder? de Carol Spinder?

Il répétait ces mots, et l'horreur de cette certitude oppressait son cœur à le briser.

Il songea à ce bellâtre, officier subalterne, pour lequel il avait toujours ressenti une vive répulsion. Lorsque, autrefois, Carol essayait de l'attirer, ses bras d'enfant le repoussaient avec dégoût. Il se souvint de quelle manière méprisante, à la suite d'une action vile, le grand duc avait à jamais chassé Spinder de la cour duciale; et depuis, l'officier était allé mourir au loin, dans les plaines d'Amérique... O ironie du sort! C'était au fils de cet homme que le suzerain, évinçant son propre enfant, avait conféré la puissance souveraine.

Wolfrank savait quel était son devoir. Lui qui avait failli en violant un secret de mort, il devait porter le poids de sa faute, s'effacer au second plan du trône.

Il étouffait. Les battements précipités de ses tempes lui donnaient le vertige. De l'air, de la lumière! Il se leva, titubant comme un homme ivre et ouvrit les larges fenêtres. Les jardins magnifiques et fleuris du palais s'étendaient alentour, formant un cercle enchante à la somptueuse décadence. Le duc soupira profondément.

Mais, là-bas, sous les feuilles vertes de la charmille, Hazel s'avancait, séduisante, harmonieuse. La fille du prince Aldrich était sa belle fiancée, et il l'aimait d'un amour absolu, puissant, dominateur. Il n'ignorait pas que, seul, le souverain pourrait la posséder.

D'un geste brusque, Wolfrank ferma la fenêtre, ramassa et détruisit les lettres jaunies et fatales qui avaient terni en sa pensée la mémoire de la grande duchesse et dont, cependant, il ne voulait plus, en ce qui le touchait, comprendre le sens, ni subir les conséquences.

Rien ne sera changé, profera-t-il. Le duc régnant, c'est Wolfrank d'Ostroherm.

Mais l'imposture de sa situation lui révéla le mensonge de sa conscience intègre, la fragilité de ses principes de parade imprimés sur le sable, et il souffrit de ce lamentable éroulement.

En passant devant la haute glace encastrée entre les panneaux, comme jadis, comme toujours, il se considéra et, pour la première fois se reconnut dans l'image obscure, aux rayons troubles, qu'il s'y reproduisait.

JACQUES FARMEL.

P'TIT COCO

— Lieutenant Varagé, commandant le poste de Tay-Binh, je présume? — C'est bien moi, mon colonel... Voulez-vous m'accorder quelques minutes pour me mettre en tenue? Vous seriez mieux à l'ombre du mangui, mon colonel... N'ayez pas peur de Jérôme... c'est un boa qui a de l'éducation, malgré ses digestions pesantes...

Devant le colonel s'étend un grand jardin verdoyant, au fond duquel s'alignent les colonnes de véranda d'un façade rose et blanche.

Mais il ne paraît guère disposé à en admirer la beauté. C'est un citadin, ennemi déclaré de ces postes perdus dans la forêt qu'on appelle, à la "popote" des lieutenants, des paradis terrestres. Et personne, au régiment, n'ignore qu'il médite depuis longtemps la suppression pure et simple de celui de Tay-Binh.

— A vos ordres, mon colonel! Désirez-vous que nous commençons par la visite du casernement? Le colonel a froncé les sourcils.

— Vos hommes sont prévenus, lieutenant? — Un sourire; quelques pas en arrière et le son retentissant d'un gong roule, comme un chariot d'or sur le jardin édenique.

— Il n'y a pas de clairon, dans votre détachement? — Hélas! non, mon colonel! — Mais... à l'extérieur, pour les marches, les manœuvres? — Il y a P'tit-Coco? — Ah! Ah! Et qui est P'tit-Coco?

Le lieutenant rougit. — C'est un merle, mon colonel, un merle de la forêt, apprivoisé, très bien apprivoisé, auquel les hommes ont appris des airs... D'ailleurs, nous avons beaucoup d'animaux apprivoisés... C'est une grande distraction, n'est-ce pas? Il y a Arthur, le singe gibbon, qui monte la garde et sert de vauquemestre; il y a Jérôme; il y a...

Maintenant le lieutenant ne se trouble plus. Il est en confiance et tout heureux de faire faire le tour du propriétaire à son chef. Il montre le chemin et ouvre les portes.

— Voici les cuisines, mon colonel. Il y a des marmitons indigènes, mais le chef est français. Le menu? Cuisotte de "co-man" — le "co-man" est une espèce de chevreuil — soles d'eau douce — on les pêche sur un banc de sable, au-dessus duquel l'eau de la rivière est très claire, à moins de quatre kilomètres du poste. Les fruits: sapotilles, corossos, mangues, pommés, cannelles... Dans ce bâtiment sont les chambres, mon colonel. Comme vous voyez, les hommes dorment, sans moustiquaire. La moustou soufflette ici, jour et nuit, comme un vrai pankah. Aussi la santé des hommes est excellente...

Où, la santé des hommes doit être excellente! Cela est point sur leurs lèvres et dans leurs yeux. Le colonel toise ces trente gaillards qui "sont un peu là". Il pense à des jambes flageolantes, à des sclérotiques au safran, à des joues creuses couleur de mauve écre que lui vus autre part, là-bas. Est-ce donc si loin, Saigon, l'hôpital, la caserne du ter cochinchinois? Le cœur serré, il s'écrie: — Et l'instruction militaire? Le tir?

— Je crois que vous serez content, mon colonel. Nous avons débroussaillé quelques hectares de la forêt que nous utilisons comme polygone. Je stimule les tireurs par l'appât de la chasse. Si vous voulez juger de leur adresse, mon colonel, rien de plus facile, d'ici au déjeuner... Onze heures du matin. Le colonel et le lieutenant, d'un temps de trot, ont devancé la petite troupe, qui, tout à l'heure, faisait ériger la forêt de ses feux de saive, et arrêtés à la porte du poste, campés, jambière à jambière, sur leurs poneys mousseux d'écurie, ils se préparent à la voir défilier devant eux.

La figure du colonel est impénétrable, et ses lèvres demeurent scellées sous la moustache. Le lieutenant Varagé s'inquiète, à la longue, de ce mutisme. Pourtant le tir fut "à hauteur", et l'exercice d'attaque, à travers la brousse, lestement enlevé. D'où vient un tel faciès de mauvaise humeur? Ah! cette histoire de clairon, peut-être? Diable, diable! pourquoi que P'tit-Coco... Et le lieutenant lance des coups d'œil anxieux vers la longue perspective ombragée de l'avenue du poste où scintillent des baïonnettes.

La section s'est ébranlée, s'approche. Les souliers cloutés déssentent les pierrailles, les armes vibrent.

Dans cette rumeur cadencée s'envole, légère, menue, éparpillée, emportée par les rafales de vent, aigrette, on ne sait quelle filletterie. Et voici que la chanson s'accroche, domine le battement lourd des pas, se gonfle de joie, fait penser aux appels aigus d'un fifre, à quelque claire fanfare de bataille.

Le colonel n'en croit pas ses oreilles. Il a reconnu la ritournelle martiale qui salua son premier galon, la sonnerie inoubliable qu'il écouta si souvent aux heures de péril et d'angoisse, où l'on se rassemblait autour d'un fanion tricolore déchiqueté par les balles, où l'on tenait tête, un contre cent, tantôt aux Sakalaves, tantôt aux Touaregs, tantôt aux pirates chinois; l'air allégre et entraînant qui vous réchauffait le cœur autant qu'un cordial et qui narguait l'ennemi. Il commence à fredonner malgré lui les paroles: "Pour faire un soldat de marine... il fut avoir dans la poitrine..." et s'interrompt soudain, se dresse sur ses étriers, transfiguré, amusé, surpris, la main en équilibre contre le front pour mieux voir parmi les baïonnettes qui fulgurent, bleuâtre de même qu'un canon de fusil, le bec comble fait de deux franges d'épaulette jaune, les ailes et la gorge palpitantes, un oiseau qui est perché sur le casque blanc d'un caporal et qui siffle, siffle de toutes ses forces.

Et c'est seulement lorsque le dos du dernier soldat a disparu dans la poussière que le colonel du ter cochinchinois se tourne vers le lieutenant commandant le poste de Tay-Binh, et lui dit: — Vous avez un clairon excellent, lieutenant. Il serait grand dommage de l'enfermer dans une caserne!

Le lieutenant aux yeux bleus n'est pas un très subtil physiologiste. Mais c'est un brave, et comme tel, il se rend un compte exact du danger qu'a couru son poste, à l'instant précis où le danger est conjuré...

Lorsqu'en septembre 1914, je vins de Saigon, prendre un breu-reux mortel! — le commandement de Tay-Binh, au cœur de la forêt, je trouvai, sur le pankah de mon bureau, qui lui servait de percheroir, un merle amant, grisonnant et le plumage mal en point, mais dont la patte s'adorait d'un bracelet de tresser-trois, et le col d'un minuscule ruban jaune, liseré de vert. Et l'on me dit que c'était P'tit-Coco, promu caporal clairon et décoré de la médaille militaire, par trente hommes et un lieutenant, pour "services exceptionnels".

HENRI DAGUERCHES.

L'amélioration du sort de la femme

Correspondance Spéciale de l'Abeyille (On nous communique.) Quel noble but! Et que Maria Derainiens fut bien inspirée lorsqu'en créant cette société féministe, elle la lui consacra et la dénomma "Société pour l'amélioration du Sort de la Femme et la Revendication de ses droits"! Elle ne lui donna pas seulement, alors la vie; elle lui assura la durée.

Car lutter pour la revendication des droits de la femme n'aura qu'un temps; tandis que le travail pour améliorer son sort sera nécessaire et devra se poursuivre méthodiquement et consciencieusement, pendant des siècles, bien après la victoire, bien après la conquête des droits civils et politiques.

C'est pourquoi la "Société" pour l'amélioration du Sort de la Femme, dont le siège social est à Paris, 85 rue de Richelieu, s'emploie activement, à la fois à la conquête des droits civils et politiques des femmes et à la préparation de la femme à leur exercice, par une éducation féminine, économique, politique et sociale qui la rende apte à tenir la palce qu'elle occupera incessamment. Son influence bienfaisante doit s'y faire sentir au plus tôt dans toute son originalité. Voilà une initiative qui doit être soutenue et encouragée.

Une decision originale

Correspondance Spéciale de l'Abeyille. La Chambre syndicale des ouvriers et ouvrières de la voiture et parties similaires du département de la Seine vient de prendre une décision originale.

Les syndiqués ne montrant pas une grande hâte à payer leurs cotisations, elle vient de prendre le sage parti de les en dispenser, pour le passé du moins. Et elle va proposer à la prochaine assemblée générale le vote d'un article ainsi conçu: "Amnistie pleine et entière est accordée à tous les camarades en retard de leurs cotisations syndicales."

Cet article a évidemment toutes les chances d'être adopté.